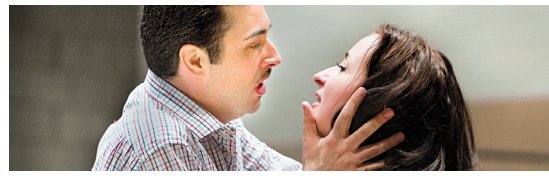




Michel de Broin,
portrait d'un électron libre
au MACM Page E 3



Les deux visages
de **Manon** à l'opéra
Page E 5

CULTURE



Une scène de la pièce *Un ennemi du peuple*, qui ouvre le Festival TransAmériques avant de prendre la route du Carrefour international de théâtre.

ANNE-CHRISTINE POUJOLAT AFP

Tous coupables, tous corrompus

L'Allemand Thomas Ostermeier
revisite Ibsen pour mieux lire
les contradictions de notre époque



Thomas Ostermeier, directeur de la Schaubühne de Berlin.

PAOLO PELLEGRIN

CHRISTIAN SAINT-PIERRE
à Berlin

Depuis qu'il a été nommé en 1999 directeur de la Schaubühne, haut lieu du théâtre berlinois, Thomas Ostermeier entretient avec le théâtre d'Henrik Ibsen une relation soutenue. « Il y a deux ou trois grands classiques auxquels il faut sans cesse revenir, explique le metteur en scène sur la terrasse du Radialsystem V, un espace de création, de débat et de représentation emblématique du nouveau Berlin. À mon avis, parmi ces quelques classiques, il y a Ibsen, dont les pièces font beaucoup penser à notre époque. On y trouve les contraintes de la société bourgeoise, le souci de la perte du statut social, ces pressions publiques et privées qui sont encore aujourd'hui au cœur de nos questionnements sur le bonheur. J'oserais même dire que, de nos jours, pour apaiser nos inquiétudes, celles suscitées par la chute des utopies, nous avons tendance à revenir à cet esprit du XIX^e siècle où les valeurs de la nation, de la

religion, de la famille et de la carrière dominent. En fait, il est presque scandaleux que les pièces d'Ibsen nous parlent encore à ce point. »

Du monument norvégien, Thomas Ostermeier a déjà monté *Une maison de poupée* et *Hedda Gabler*, mais aussi des pièces moins connues comme *Solness le constructeur* et *John Gabriel Borkman*. À l'invitation du Festival TransAmériques et du Carrefour international de théâtre, il arrive chez nous avec *Un ennemi du peuple* fort d'un terrible constat: intégrité et argent sont des notions tout à fait irréconciliables. « Dans cette société, explique Ostermeier, on ne peut pas vivre sans être coupable, sans être corrompu par cette manière dont on vit ensemble, par cette manière dont on exploite les autres. En fait, tout est une question de degré. Il y a des gens qui sont responsables de la misère à un plus haut degré et d'autres qui le sont en se taisant, en adoptant un silence qui les rend coupables. Cela dit, il ne faut pas être trop déprimé par rapport à ça. Parce que c'est aussi une tactique de la politique de nous faire penser que nous sommes le problème, alors que c'est la structure corrompue dans laquelle nous vivons qui

est la source de tous ces dérèglements. »

La pièce, d'abord montée l'été dernier à Avignon, raconte le combat d'un homme, le docteur Stockmann, qui découvre que les eaux thermales de son village natal sont contaminées par des micro-organismes pathogènes. Sa découverte, qui menace la prospérité économique de la ville, agit comme un révélateur, posant crûment la question de l'espace qui reste à la vérité dans une société où tout est dicté par l'économie. « Il y a des vérités qu'on ne peut pas remettre en question, estime le metteur en scène. Des vérités qui méritent qu'on se batte pour elles. C'est ce que choisit de faire Stockmann. Il faut croire que la pièce exprime quelque chose d'universel, ou à tout le moins d'international, parce que des gens de partout dans le monde se sont reconnus. Ils disent que ça décrit parfaitement ce qui se passe dans leur pays. »

Pour Ostermeier, le succès du spectacle tient en partie dans l'expression « Penser globalement, agir localement ». « Ce spectacle est très berlinois. Les costumes, les gens, l'ambiance, l'esthétique de la scénographie, la musique, tout cela est

très berlinois. Cette expression locale, spécifique, celle d'une certaine ville, d'une certaine époque, et même d'une certaine troupe, c'est ce qui m'intéresse, comme créateur aussi bien que comme directeur de théâtre. Ça ne m'intéresse pas du tout de voir une espèce de Cirque du Soleil au théâtre. »

Politisés mais inactifs

La musique en direct est l'un des éléments les plus remarquables de cette production. Les pièces pop-rock aux accents électroniques disséminées dans le spectacle font progresser l'action, tout en disant quelque chose des personnages, de leur attachement à l'art et même de leur soif de communion. « La musique occupe une place métaphorique dans le spectacle, explique Ostermeier. Elle évoque les autres arts, les autres disciplines créatives, très importantes à Berlin, comme le multimédia ou le design. Cet attachement des personnages à la musique traduit quelque chose de leur conscience libérale, de leur engagement et de leur clairvoyance. »

VOIR PAGE E 4 : OSTERMEIER

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES
DANSE + THÉÂTRE
22 MAI - 08 JUIN 2013

FTA

QUELQUES INCONTOURNABLES...
DÈS MERCREDI AU #FTA2013

INFO-FESTIVAL 514-844-3822
PLACE DES ARTS 514-842-2112
1-866-984-3822 1-866-842-2112
BILLETS AU ETA.QC.CA LAPLACEDESARTS.COM

LA VITRINE .COM

BEAUTY REMAINED FOR JUST A MOMENT...
ROBYN ORLIN / JOHANNESBURG
23, 24 MAI / MONUMENT-NATIONAL

TRIESTE
MARIE BRASSARD / MONTRÉAL
25, 26, 27 MAI / USINE C

BIRDS WITH SKYMIRRORS
LEMI PONIFASIO / ÎLES SAMOA
29, 30 MAI / PDA - THÉÂTRE MAISONNEUVE

GANESH VERSUS THE THIRD REICH
BACK TO BACK THEATRE / MELBOURNE
30, 31 MAI, 1, 2 JUIN / USINE C

« Un spectacle joyeux, assuré avec sincérité et belle authenticité. »
Mag centre

« Un spectacle joyeux, assuré avec sincérité et belle authenticité. »
Mag centre

« Un théâtre courageux, confrontant, intelligent et magistralement réfléchi. »
The Saturday Age

CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

Théâtre-refuge pour les naufragés du monde

Un an après avoir galvanisé les spectateurs du FTA avec *Alexis. Una tragedia greca*, la compagnie Motus repense l'espace commun avec *Nella tempesta*

ALEXANDRE CADIEUX

Enrico Casagrande et Daniela Nicolò, têtes pensantes de Motus depuis 1991, en sont à leur quatrième visite au FTA. L'année dernière, alors que Montréal était chaque nuit le théâtre d'affrontements entre manifestants et forces de l'ordre, ils nous avaient offert *Alexis. Una tragedia greca*, à la fois réflexion contemporaine sur la figure d'Antigone et théâtre-documentaire sur les nombreux soulèvements populaires qui ont ébranlé la Grèce, mais aussi d'autres pays européens ces dernières années.

Secoués par cette adéquation montréalaise entre la scène et la rue, le metteur en scène et la dramaturge, basés à Rimini dans le nord de l'Italie mais nomades de nature, ont choisi de donner ici les premières représentations de leur nouvelle création. *Nella tempesta* constitue le croisement d'une réflexion sur *La tempête* de Shakespeare et le concept d'hétérotopie, la théorie des « lieux autres » chère au philosophe Michel Foucault. Si le monde fait naufrage, le théâtre peut-il être cette île où artistes et spectateurs seraient forcés d'inventer les règles d'un nouveau vivre ensemble? Ce qui est plus crucial encore, les éventuels apprentissages émanant de

« Cette crise, je peux bien le dire, moi je l'aime. Elle peut forcer la population à se réunir et à expérimenter, à décider ce qu'elle veut pour elle-même. »

Enrico Casagrande, metteur en scène

cette petite utopie pourront-ils réellement être exportés au-delà des limites de la salle?

Un naufrage bienfaiteur?

L'Italie, on le sait, traverse une importante crise financière et politique entraînant une grande instabilité institutionnelle. « C'est tout le système de représentation qui doit être repensé », déclare Daniela Nicolò, rencontrée avec son collaborateur au lendemain de leur descente d'avion. « La loi électorale a pratiquement annulé la possibilité pour les citoyens de choisir leurs propres

représentants; ce sont les partis qui sélectionnent de l'intérieur qui formera le gouvernement. Avec en plus tous les scandales de corruption, la distance entre la population et la classe politique devient énorme... »

Les risques à moyen terme de cette crise de confiance sont principalement, selon elle, une montée de l'individualisme et une résurgence de l'intolérance envers les immigrants, boucs émissaires idéaux dans un pays où le taux de chômage dépasse les 12%. Néanmoins, Enrico Casagrande soutient que ces périodes troubles que traversent en ce moment plusieurs démocraties occidentales peuvent aussi donner lieu à des remises en question ainsi qu'au développement d'initiatives innovantes. « Cette crise, je peux bien le dire, moi, je l'aime. Elle peut forcer la population à se réunir et à expérimenter, à décider ce qu'elle veut pour elle-même, à se constituer en microsociétés. »

Occupation culturelle

Les artistes de Motus citent comme exemple le vaste mouvement d'occupation des théâtres et autres lieux publics inspiré par la prise en charge communautaire du vénérable Teatro Valle de Rome, prestigieux bâtiment inauguré au XVIII^e siècle que la Ville souhaitait vendre à des intérêts privés désireux de le convertir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Basés à Rimini dans le nord de l'Italie mais nomades de nature, la dramaturge Daniela Nicolò et le metteur en scène Enrico Casagrande ont choisi de donner ici les premières représentations de leur nouvelle création, *Nella tempesta*.

en restaurant-cabaret. Lancées en juin 2011 et soutenues par des artistes de la trempe de Dario Fo, Nanni Moretti, Roberto Benigni et Erri De Luca, l'appropriation illégale et la gestion démocratique du lieu ont fait des émules.

« Il y a des tentatives très vivantes de chercher de nouvelles formes de partenariat où l'on est moins préoccupé par la rentabilité, comparativement à un théâtre plus traditionnel ou bourgeois qui semble parfois fonctionner uniquement par et pour lui-même et qui donne peu de chances aux nouvelles générations », avance Nicolò. Motus multiplie les résidences, ateliers et collaborations avec ces inspirants îlots de résistance culturelle.

Casagrande se sait choyé de bénéficier d'un financement

public et de nombreuses possibilités de coproductions internationales. « Nous ne nous inscrivons pas totalement en dehors du système, reconnaît-il, car nous apprécions les possibilités qui nous sont offertes d'aller à la rencontre d'un public parfois très loin de chez nous; c'est aussi important de faire circuler les idées, de tenter de comprendre les autres. »

Shakespeare comme cadre utopique

Librement inspirée de la *Tempête* originale ainsi que de la réécriture qu'en proposa Aimé Césaire en 1969, *Nella tempesta* propose entre autres une version du personnage d'Ariel comme métaphore de l'artiste, toujours pris entre une volonté de rompre sa relation avec le pouvoir et son in-

capacité à s'imaginer en dehors de cette forme de dépendance. Incarnée par l'incandescente Silvia Calderoni, que les adeptes du FTA connaissent déjà, Ariel dialoguera avec Caliban, Ferdinand et Miranda, personnages retenus par Casagrande, Nicolò et les comédiens comme meilleurs véhicules pour explorer les thèmes qui leur sont chers.

Collaborateur
Le Devoir

NELLA TEMPESTA
D'après La tempête de William Shakespeare. En italien, avec sous-titres français et anglais. Une production de Motus présentée à la Cinquième salle de la Place des Arts dans le cadre du Festival TransAmériques, du 24 au 27 mai.

Tragédie amoureuse pour dandys du XXI^e siècle

FRÉDÉRIQUE DOYON

Trève de Festival TransAmériques, l'OFFTA, qui navigue dans les créations plus risquées, hors genres, que son aîné, sort littéralement du cadre pour son coup d'envoi, le 24 mai.

Au départ du Théâtre d'Aujourd'hui, port d'attache du festival, un contingent d'autobus jaunes emmènera le public dans un lieu secret. La scène de *Détruire, nous allons* prendra des dimensions de colisée grec, et la pièce, des allures de tragédie héroïque pour dandys du XXI^e siècle.

« Je trouve que c'est tellement esthétiquement beau, un terrain de football! », s'exclame au bout du fil, à propos du site choisi, le concepteur du spectacle, Philippe Boutin, qui s'est adjoint pour sa première création, produite sous la bannière de Couronne Nord, le chorégraphe au parcours de comète Dave St-Pierre.

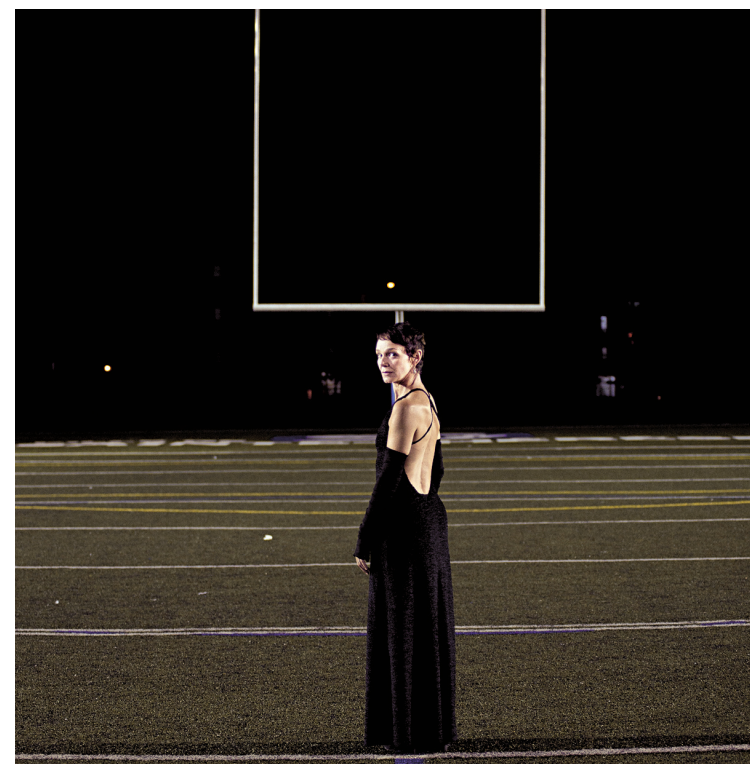
Le jeune comédien et metteur en scène veut ainsi sortir le théâtre de ses petites habitudes et surtout le rapprocher de monsieur et madame Toutle-Monde, de sa « gang de soccer » qu'il aimerait bien voir partager le même rituel que sa « gang de théâtres ».

« Dans le milieu, on se plaint que les salles sont vides. Le problème, c'est l'artiste, il doit tendre la main au public, aller vers lui plutôt que de rester dans sa boîte noire. »

Mais surtout, ces dimensions démesurées permettent « de faire les choses vraies », estime ce sportif romantique qui boude le théâtre trop verbeux et intellectuel, le préférant quand il traduit « le mot poétique en jeu corporel ».

« On a la longueur de 100 verges! dit celui qui exploite le terrain sur sa longueur, campant son public dans la zone d'un but. Donc on voit arriver un personnage du bout du terrain, en courant et vraiment essoufflé. » Du trop rarement vu au théâtre, selon lui.

Il a découvert le vertige de ses authentiques états limites sur scène — s'en étonne-t-on? — auprès de Dave St-Pierre dans la pièce *Foudres*, qui s'est



DOMINIC BERTHIAUME

La pièce de danse-théâtre *Détruire, nous allons* est sise dans un terrain de football qui sert de salle.

promenée en Europe l'an dernier, et voulait offrir cette expérience à son tour.

Triangle amoureux

Pour habiter et donner vie à cet immense espace, la pièce de danse-théâtre met en jeu 36 comédiens-danseurs. « Ce ne sont pas des personnages, c'est un chœur », précise-t-il.

Parmi eux évolue un triangle amoureux élargi à quatre protagonistes, dont une seule femme (Jean-François Casabonne, Christophe Payeur, Emmanuel Schwartz et Marie-France Marcotte), et quelques personnages satellitaires (dont un cupidon incarné par Gabriel Szabo et l'animateur Hermaphrodite alias Alexandre Lavigne).

« C'est l'histoire de deux âmes sœurs qui ne se rencontreront jamais », résume-t-il. Un match nul qui promet.

Le Devoir

DÉTRUIRE, NOUS ALLONS
De Philippe Boutin et Dave St-Pierre, le 24 mai à 19 h et le 25 mai à 20 h. Départ: Théâtre d'Aujourd'hui.

OFFTA: rendez-vous choisis

Dors, de Jacques Poulin-Denis, explore la nuit et la logique surréaliste du rêve. Le chorégraphe se révèle aussi un redoutable performeur et comédien. Les 25 et 26 mai au Théâtre d'Aujourd'hui.

Eden Motel, de Philippe Ducros, explore de manière scénique les thèmes de son roman: le bonheur déchu, marchandé et médicamenté de l'Amérique, en mode laboratoire. Le 27 mai au Théâtre de la Licorne.

Mix-off, soirée type de l'OFFTA, mêle l'univers de la chorégraphe Marie Béland à celui d'Olivier Choynière. Les 28 et 29 mai au Théâtre d'Aujourd'hui.

Voilà aussi · La vidéo de présentation de *Détruire, nous allons*. ledevoir.com/culture/danse

14^e FESTIVAL La Capitale Groupe financier

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

21 MAI AU 8 JUIN 2013 QUÉBEC

Offrez du bonheur!

ICARO

700 représentations, 17 pays, adapté en 6 langues

DANIELE FINZI PASCA / 22 au 25 mai
Grand théâtre de Québec

« [...] *Icaro*, c'est de la magie sur scène, une magie fine, souriante, impalpable, une poudre de perlinpimpin que Daniele, l'auteur et l'acteur de l'enchantement, vous jette aux yeux dans un éblouissement de grâce. »
J. Mayencourt. *L'Express*, Suisse.

2 BILLETS POUR LE PRIX DE 1

BILLETS
• 418 (1 888) 529-1996
• 369, rue de la Couronne, 4^e étage
• carrefourtheatre.qc.ca

*Offre valide pour une durée limitée. Uniquement à la billetterie du Carrefour.

LA GRANDE ET FABULEUSE HISTOIRE DU COMMERCE
JOËL POMMERAT / Paris
2, 3, 4 juin

UN ENNEMI DU PEUPLE
THOMAS OSTERMEIER / Berlin
27 mai

UN SOIR SEULEMENT!

BILLETS ET ABONNEMENTS

• 418 (1 888) 529-1996
• 369, rue de la Couronne, 4^e étage, Québec
• carrefourtheatre.qc.ca

• Lundi au vendredi: 10h à 18h
• Samedi: 10h à 17h
• Tarifs de groupes: 418 692-3131

Et toute la programmation:
carrefourtheatre.qc.ca

Québec VALLE DE QUÉBEC Paroisse Garandien Canadian Heritage Conseil des Arts en français Comité Council for the Arts CRe Centre de développement culturel Québec LE DEVOIR

CULTURE > ENTREVUE

Un électron libre aux confins des genres

Michel de Broin célèbre ses 20 ans de carrière avec un solo majeur au MACM

Esprit libre, Michel de Broin trace depuis 20 ans une ligne d'œuvres cohérente, animée par la résistance aux courants dominants et par la transgression des limites. Dessins, vidéos-performances, maquettes, sculptures monumentales... Il y aura de tout ça au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), qui lui consacre sa plus grande exposition.

JÉRÔME DELGADO

En ce lundi de mai où la grêle s'abattait sur la Petite Italie, peu de vélos s'aventuraient dans le trafic. C'est pourtant sur son deux-roues que Michel de Broin s'est pointé au rendez-vous. Ça caractérise bien son anticonformisme, qui avance à contre-courant des normes, se pose comme un des électrons les plus libres du Québec de l'art actuel.

Celui qui s'est déjà mis dans la tête de faire rouler une Buick 1986 à propulsion humaine — l'œuvre *Shared Propulsion Car* (2005), constituée d'une carrosserie et de quatre pédales, lui a valu un imbroglio judiciaire à Toronto — ne prétend pas provoquer pour provoquer. Son leitmotiv, admet-il une fois attablé au Caffè Italia: «réinventer le monde».

Révéle en 1993 à la défunte galerie Yves Leroux, Michel de Broin célèbre ses 20 ans de carrière par un solo majeur au MACM, le premier chez lui depuis *Machinations* (2006-2007), que présentaient le Musée national des beaux-arts du Québec et la galerie de l'UQAM. L'expo *Michel de Broin* qui s'ouvre vendredi marque le retour d'un artiste qui, jusqu'en 2011, passait une grande partie de son temps en Europe.

La trentaine d'œuvres réunies, dont plusieurs inédites, montrera l'étendue d'une pratique marquée par la subversion et par la question de la résistance. Au cœur de ce premier bilan, une pièce emblématique, tirée de la lointaine époque chez Yves Leroux: *Embrasse-moi* (1993-2013), réalisée avec un «élément chauffant» et remise au point pour l'occasion.

À l'époque, Michel de Broin n'a que 23 ans, mais sa signature est déjà là. Une pointe d'humour, un clin d'œil séducteur et, surtout, cette volonté de révéler un élément discordant à l'intérieur d'un système. Avec *Embrasse-moi*, il se penche sur la résistance électrique, instant où «les électrons se mobilisent pour produire un dégagement de chaleur». «La chaleur est une perte, qui échappe au circuit électrique», explique-t-il. «Je la vois comme une métaphore de la résistance sociale. La résistance est liée au système, au pouvoir. Et le pouvoir sans résistance ne peut pas circuler, n'agit pas. On l'a vu avec le printemps arabe.»

Non politique

Michel de Broin refuse d'être qualifié d'artiste politique. Créer des images qui cherchent l'acquiescement ne l'intéresse pas. «Il faut renouveler, remettre en question», résume-t-il. «Chaque œuvre est une facette de cet uni-

vers que j'essaie de mettre en place. Je ne cherche pas à faire de la représentation politique, à faire du sens, à dire ce qui est bien, ce qui est mal. Je ne m'intéresse pas à la morale. Ce que j'aime, c'est mettre en jeu des forces, des conflits, des paradoxes, des pensées.»

La Buick à pédales, comme toute sa production, sculptures cinétiques ou non, œuvres 2D ou 3D, que ce soit la piste cyclable au tracé digne d'un dessin automatisé (*Entrelacements*, 2001) ou le conteneur à déchets transformé en spa (*Monochrome bleu*, 2003), appelle à corrompre l'ordre, à rompre avec le confort.

«Je m'intéresse au danger, au risque», dit celui qui a déjà voulu suspendre une roulotte au bout d'une grue, pour y habiter quelques jours. Cet esprit rebelle l'habite depuis l'enfance. À neuf ans, il fabriquait des go-karts et des cabanes avec des déchets. Il voulait devenir éboueur. L'école lui a été pénible; il ne rentrait pas dans le moule. «Le système d'apprentissage est plutôt axé sur la répétition, le par cœur. Moi, il fallait que je fasse les choses pour les comprendre.»

C'est un ami militant et un autre poète qui lui montrent d'abord la voie. Puis des «profs brillants» au cégep, où il est entré, dit-il, «par erreur», sans diplôme secondaire. Il y découvre la philo, la littérature et un univers avec du «contenu», qui lui permettent de s'émanciper.

La renommée

Tout s'est placé par la suite. Prix Sobey 2007, fort d'un curriculum où s'entremêlent les expositions dans des lieux les plus prestigieux, de la Villa Merkel, en Allemagne, au MAC-VAL, musée en région parisienne, Michel de Broin est aujourd'hui apprécié. À ses yeux, ce sont deux solos dans des centres d'artistes mont-réalais, *L'opacité des corps* (Circa, 1997) et *Matière dangereuse* (Skol, 1999), qui lui valent sa renommée.

Présent dans l'espace public, au Canada comme en Europe, il avoue avoir souvent échoué dans les concours. «À Montréal, je n'ai gagné que deux concours sur 14», dit l'auteur de *Révolutions* (2003), à la station de métro Frontenac, et de *L'Arc* (2009), au parc Jean-Drapeau. Ses prochains coups d'éclat pointeront à l'Île-du-Prince-Édouard et à Berlin, à l'ombre du Reichstag.

La nouvelle expo aura, elle, sa couleur. Contrairement à tous ses autres solos, aucun thème n'aura orienté la sélection d'œuvres, menée par l'artiste et par Mark Lanctôt, conservateur du MACM. Seul un souhait de «construire une narration» les aura guidés. L'expo sera la plus libre, la



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Michel de Broin refuse d'être qualifié d'artiste politique. Créer des images qui cherchent l'acquiescement ne l'intéresse pas.



AVEC L'AIMABLE PERMISSION DE LA GALERIE DIVISION/GUY L'HEUREUX
L'abîme de la Liberté, 2013, acier

plus de Broin finalement, portée, dit le principal intéressé, «par la nécessité essentielle de réinventer le monde».

Certains objets significatifs du cheminement entamé en 1993 auront été remis à jour. Comme *Embrasse-moi* ou *Objet perdu* (2002-2013), «une sculpture qui se cache quand les gens arrivent dans la salle, qu'on ne verra presque jamais, parce qu'il y a toujours du monde au musée, contrairement à ce que certains disent», *Keep on Smoking* (2005-

2010), autre œuvre réévaluée, se présente sous la forme d'un vélo qui rejette, une fois actionné, de la fumée. «L'œuvre reprend l'idée du green basing, mais à l'envers», dit l'artiste. «On peint tout en vert, mais en réalité on continue à détruire l'environnement.»

Parmi ses œuvres récentes, de Broin évoque *L'abîme de la Liberté* (2013) — titre emprunté à feu Michel Freitag, le professeur de philo qui a marqué le sculpteur pendant ses études à l'UQAM. Ce bronze



COLLECTION DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Deadstar, 2008, piles usagées, urthane et polystyrène

représente la statue de la Liberté à l'envers. «En la retournant, je présente la Liberté pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une prouesse, un exploit, un défi à la gravité, alors que la Liberté de Bartholdi est une image de l'institution, rigide, très lourde. J'expose l'abîme, le vide, le creux, une notion de liberté plus près du défi.»

Libre et prompt à relever les défis, Michel de Broin est reparti sur son vélo, en sens contraire de la circulation. L'atelier l'appelaient. À une semaine et

demie du vernissage, il lui restait quelques dessins à terminer. Sans doute un autre plat de résistances insoupçonnées.

Collaborateur
Le Devoir

MICHEL DE BROIN
Au Musée d'art contemporain de Montréal, du 24 mai au 2 septembre.

Masqalors!

du 23 mai
au 2 juin
2013

Festival international

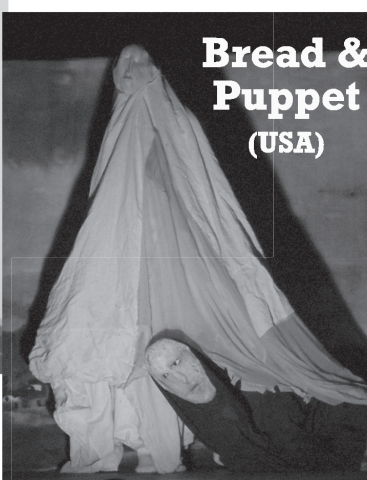
du du à
Masque Québec Saint-Camille
3e édition

Spectacles
Expositions
Conférences
Ateliers
Rendez-vous
festifs

Théâtre Nô
(Japon)



Bread & Puppet
(USA)



Michel de Broin en six dates

1970: naissance à Montréal.
1993: première exposition individuelle, galerie Yves Leroux.
2000: *L'éclaireur éclairé*, première œuvre publique, Centre de formation Daniel-Johnson, à Pointe-aux-Trembles.
2002: *Épater la galerie*, premier solo en Europe, Villa Merkel, à Esslingen am Neckar.
2007: prix Sobey.
2009: *La maîtresse de la tour Eiffel*, intervention lumineuse lors de la Nuit blanche, à Paris.

D Voir aussi D'autres œuvres tirées du solo de Michel de Broin au MACM. ledevoir.com/culture/arts-visuels



Hydro Québec présente

Pro Musica

En coproduction avec

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Présenté par Hydro-Québec

Série LES RÉCITAUX

Série PIERRE-ROLLAND

Série DOMINICA

Saison 2013-2014

Pour renseignements :
Pro Musica 514 845 0532
www.promusica.qc.ca

Pour acheter des billets :
lapedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Logo of Croesus, Logo of Banque Nationale, Logo of FSH, Logo of Scena Musicale, Logo of 99.3

CULTURE › MÉDIAS

Tout le monde tout nu !

Une websérie comique campée dans le milieu de la porno

STÉPHANE BAILLARGEON

Des étalons hétéros d'un studio de production porno québécois répètent une tonte country en bedaine, avec chapeaux et bottes de cow-boy : « On va baiser toute la journée... », reprend le refrain. De la grande classe. Le réalisateur arrive et annonce que, pour « stimuler les marchés émergents », il va falloir « tourner une scène à la Brokeback ». Le plus dodu demande des précisions et on les lui donne : « Le film, les deux cow-boys, la tente, les doigts mouillés... » Deux malins se défilent (« Je ne score pas dans mon but » ; « J'ai les hémorroïdes »). Après avoir réchigné, deux autres tirent à pile ou face qui sera « sur le top ».

Ainsi va la vie délirante des stars du XXX dans la nouvelle websérie *Les tout-nus.tv* qui arrive en ligne mardi. Les 24 courts épisodes (entre une et deux minutes chacun) seront mis en ligne à la queue leu leu, au rythme d'un par jour, du lundi au jeudi, avec un supplément le vendredi. Une autre capsule bientôt diffusée met en scène une « hardreuse » qui a de la difficulté à se mettre dans la peau de son personnage. Une autre encore traite de l'arrivée



BANANA PRODUCTIONS

La série ne dévoilera rien de brut et d'explicite puisque le Web en montre déjà énormément.

d'un petit nouveau généreusement doté. Ces zigotos du zob ont des noms de circonstance : Dick Dumbo, Luicy Juice, Carlos Canada, Sushi et... Patrick Sauvé (c'est le dodu).

L'idée de la rigolo-porno n'est pas nouvelle, mais c'est la première fois qu'elle inspire une fiction québécoise. « Nous cherchions un sujet quand nous avons vu Kink, qui a été pré-

« Nous avons utilisé un univers irrévérencieux et nous avons profité de la liberté que nous offre le Web »

senté au Festival Sundance, un documentaire sur l'univers sado-masochiste, explique en entrevue téléphonique le réalisateur Benoît Lach, coscénariste des *Tout-nus.tv* avec Vincent Lafortune, qui joue dans la production. « Le décalage entre la normalité des gens et l'anormalité de leur comportement sado-masochiste nous semblait intéressant, poursuit ce dernier. Il y avait un levier comique à exploiter. »

Le sujet permet en plus de sortir des sempiternelles histoires de couples qui maculent

la fiction québécoise, peu importe l'écran. « Nous avons utilisé un univers irrévérencieux et nous avons profité de la liberté que nous offre le Web », poursuit M. Lafortune.

Leur fabrique à fictions paillasses a été baptisée Banana Productions, évidemment. Les apprentis licenciés ont cassé leur gros cochon (en fait, ils ont sorti leur REER) pour financer les tournages. Et si le sujet est hyper-salé, la note de frais comme le traitement ne le sont pas. Le choix assumé de cette petite forme permet en clair de rire du cul sur le Web sans en montrer, puisque le Web en montre déjà énormément.

« Il n'y a pas d'organisme réglementaire sur Internet, dit le réalisateur, mais nous allons quand même placer un avertissement sur le site. Notre production pourrait être jugée pour 14 ans et plus, et encore. Disons que c'est de la porn pour tous... »

La massification de la production et de la consommation du matériel pornographique permet de jouer avec les codes. Il faut que le public connaisse assez finement une situation pour rire de son pastiche.

« Il y a une énorme hypocrisie et une culpabilité autour de la porno, commente M. Lafortune. Personne n'en regarde et pourtant c'est une industrie de plusieurs dizaines de milliards par année. Quelqu'un de 15 ans sait ce qu'est un gang bang et quelqu'un de 65 ans aussi. »

Les deux comparses dans la trentaine, originaires du monde de la pub et pas particulièrement coincés, notent que, sur le plateau de tournage, les plus jeunes tout juste sortis de l'adolescence avaient un rapport très franc et très libre au sujet. Les énormes succès populaires de certaines émissions à la sexualité assez crue pointent aussi vers une tolérance sociale généralisée des fictions ayant un thème sexuel. Le réseau HBO, qui a ouvert la voie vers le nouvel âge d'or de la fiction télévisuelle avec *The Sopranos*

ou *Sex and the City*, repousse sans cesse les limites en multipliant les scènes de plus en plus explicites dans ses séries comme *Game of Thrones*.

« Ça parle cul parfois ici, mais on le voit peu. Le tandem Lach-Lafortune attend le financement pour une série pour la télé intitulée *C'est si bon*, produite par Solo film, qui a déjà donné *C.A.*, dernière création québécoise sur un thème sexuel. Le drame comique va proposer de suivre cinq personnages, cinq patients d'une sexologue, chacun avec ses « petits travers » : un polygame, un célibataire obstiné, un couple branché, une cougar, etc. »

« Là encore, la sexualité sert à parler de tout ce qui l'entoure, explique Vincent Lafortune. La sexualité mène à une gamme d'émotions très, très large. Cette réalité concerne un dénominateur commun de l'humanité tout en ouvrant sur le plus intime de chacun. »

Là encore, les téléspectateurs ne verront rien parce que la série ne dévoilera rien, de brut et d'explicite s'entend. « C'est rendu tellement banal de voir des corps nus que ça a perdu de son impact, dit M. Lach. C'est devenu beaucoup plus difficile et porteur de ne pas montrer la sexualité tout en parlant. »

Son compagnon de création enchaîne et conclut : « Si les gens regardent *Les tout-nus* pour voir des tout-nus, ils ne sont pas à la bonne place. Ils n'ont qu'à aller à la source d'inspiration, c'est facile, la fenêtre est ouverte. Ce sera pareil avec *C'est si bon*, parce qu'il n'y a rien dans l'exposition de la pornographie pour allumer la création originale. Ce qui est intéressant, c'est d'explorer ce qui se passe à l'intérieur des personnages, tout l'univers des émotions et des rapports humains. La sexualité, c'est notre lentille pour parler de la vie. »

Le Devoir

D Voir aussi : Un extrait de la nouvelle websérie *Les tout-nus.tv*. ledevoir.com/société/médias

THÉÂTRE

OSTERMEIER

SUITE DE LA PAGE E 1

Ostermeier y voit un grand paradoxe. « On sait beaucoup de choses sur ce qui se passe dans le monde et dans la politique, mais en même temps on ne fait rien, on accepte de faire partie de cette immense brutalité qui accompagne l'économie d'aujourd'hui. Ça me semble très contradictoire d'être à la fois dans cet esprit d'éveil et de ne rien faire. Bien sûr, on mange végétarien et on prend son vélo, mais ce sont des choix individuels, très limités. On ne pose jamais réellement la question du pouvoir et des marchés financiers, là où la misère est créée. Je trouve ça ridicule d'être à la fois politisé et inactif. »

La pièce est aussi très critique envers le pouvoir de la presse, souvent détournée, voire instrumentalisée. « La presse fait partie de ce système économique, lance Ostermeier. Les grands journaux sont entre les mains des grandes entreprises. C'est un monde très capitaliste. Il ne reste plus beaucoup de médias indépendants. Les chaînes de télévision sont privées, axées sur le divertissement, ou alors elles sont gérées par l'État. Lorsqu'il faut remettre en cause le pouvoir, poser des questions fondamentales sur l'économie, autrement dit poursuivre la vérité, les médias ne sont plus libres, tout simplement parce qu'ils sont entre les mains de gens qui tiennent à ce que ce système subsiste. »

Toutes ces questions, quoique présentes dans la pièce d'Ibsen, Ostermeier et son dramaturge, Florian Borchmeyer,

se sont permis de les pimenter un peu en ajoutant des répliques de leur cru, allant même jusqu'à intégrer dans le spectacle un débat durant lequel le public est amené à prendre la parole. « Nous avons beaucoup écrit et réécrit, et même ajouté des textes, avoue le metteur en scène. Beaucoup de références contemporaines ont été intégrées. Je n'ai aucune pudeur à faire ce genre de modifications. Shakespeare lui-même n'a écrit pour ainsi dire que des adaptations de pièces ou d'histoires qui existaient déjà. C'est une tradition qui s'exerce depuis 400 ans dans le milieu du théâtre. Cela dit, je dois admettre qu'on a pris cette fois des libertés plus grandes que d'ordinaire. À ce jour, c'est sans contredit notre adaptation la plus radicale. »

Collaborateur
Le Devoir

UN ENNEMI DU PEUPLE (EIN VOLKSFEIND)

Texte : Henrik Ibsen. Mise en scène : Thomas Ostermeier. Adaptation et dramaturgie : Florian Borchmeyer. Une production de la Schaubühne am Lehniner Platz présentée en allemand avec surtitres français et anglais au théâtre Jean-Duceppe de la Place des Arts du 22 au 24 mai (FTA) et à la salle Louis-Frédéric du Grand Théâtre de Québec le 27 mai (Carrefour).

Les frais de déplacement pour ce reportage ont été couverts par le ministère fédéral des Affaires étrangères allemand.

Ostermeier, le bourgeois-dramaturge



PAOLO PELLEGRIN

Thomas Ostermeier n'en a pas fini avec Ibsen. S'il refuse de nous dire lesquelles, le metteur en scène révèle qu'il y a encore deux ou trois pièces de l'auteur scandinave auxquelles il souhaite s'attaquer au cours des prochaines années, des textes qui vont lui permettre d'explorer d'autres enjeux de sa société. « En tant que directeur d'une grande institution, des fonctions qui m'amènent à composer une programmation diversifiée, je ne peux pas dire que le théâtre doit nécessairement être un commentaire sur la société. Personnellement, c'est ce que je prône, c'est ce qui m'anime, mais il y a plusieurs grands metteurs en scène qui travaillent à la Schaubühne et qui ne vont pas du tout dans cette direction, comme l'Italien Romeo Castellucci, la Britannique Katie Mitchell ou le Letton Alvis Hermanis. »

Loin de se poser en juge universel, le créateur s'efforce d'observer attentivement son entourage immédiat, en somme de travailler à une échelle plus humaine que géopolitique. « Quand je me mets au travail, je ne me dis pas qu'il faut que j'éclaircisse la situation actuelle, qu'elle soit sociale ou politique. Ce sont plutôt mes intérêts personnels, mes propres interrogations qui prennent le dessus. C'est de moi qu'il est question. Il ne s'agit pas de critiquer un certain milieu. Je ne critique pas les autres. C'est moi qui suis sur scène. Si la représentation est une critique de la bourgeoisie, c'est que j'appartiens moi-même à cette classe sociale. Quand on travaille dans le milieu culturel institutionnel, il faut reconnaître qu'on est soi-même bourgeois et qu'on est payé par les bourgeois pour les amuser. »

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE EN TIÈRE

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
ACCUEILLIR L'ÉMOTION

ABONNEZ-VOUS SAISON 2013-2014
À PARTIR DE 124\$

orchestremetropolitain.com | 514 598-0870

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Fonds de la recherche en culture Québec
Fonds de la recherche en culture Montréal
Patrimoine canadien
Montréal LE DEVOIR

GG
FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTRÉAL
DENIS BROTT - FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE

Série Jazz TD
SAMEDI 18 MAI
SWINGLE SINGERS
20 h
Église St. George

MERCREDI 22 MAI
BACH EN SOLO : STRADIVARIUS, ETC.
20 h

JEUDI 23 MAI
INTÉGRALE : CONCERTOS BRANDEBOURGEOIS
19 h 30

SAMEDI 25 MAI
INTÉGRALE : CONCERTOS POUR VIOLON
20 h
Église St. George

SEMAINE BACH

BILLETTERIE laplacedesarts.com info@festivalmontreal.org
514 842 2112 / 1 866 842 2112 festivalmontreal.org
INFO : 514 489 7444 ou 1 877 489 7444

Hydro Québec présente

Pro Musica

SÉRIE DOMINICA
Saison 2012-2013
SALLE BOURGIE

Dimanche, 19 mai 2013 à 15h30
Chantal Dionne - Soprano -
Louise-Andrée Baril - Piano -

Programme : Max Reger, Franz Liszt, Sergei Rachmaninov, Erich Wolfgang Korngold, Emile Vuillermoz
Billets : 25 \$; 30 \$ (taxes et redevance en sus)
Musée des beaux-arts, 1380 rue Sherbrooke Ouest; tél. 514-285-2000
Renseignements : tél. 514-845-0532

Possibilité de stationnement : Édifice Standard Life, entrée rue de la Montagne

BANQUE NATIONALE
CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DE QUÉBEC
FSH
HYATT CENTRE-VILLE
Desjardins
Scena Musicale

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Les deux visages de Manon

L'Opéra de Montréal clôt sa saison avec l'opéra phare de Massenet

CHRISTOPHE HUSS

Manon, opéra phare de Massenet, met un point final à la 33^e saison de l'Opéra de Montréal (OdeM), qui mise ici sur des valeurs sûres en recourant au cadre de sa production de 1999: les décors de Bernard Uzan et les costumes maison. L'ensemble servira de cadre à une mise en scène du Canadien Brian Deedrick, un professionnel aguerri, dont la dernière présence à l'OdeM remonte à *Aïda* en 2006. Deedrick a déjà mis en scène *Manon* à Calgary en 2009.

Le rôle de Manon sera incarné par la soprano québécoise Marianne Fiset, qui a connu la gloire dans ce rôle à l'Opéra de Paris en 2012. Fiset, doublure de Natalie Dessay, y a profité des ennuis vocaux et des annulations de cette dernière pour assurer la majorité des représentations et attirer l'attention des critiques français.

Succès immédiat

Jules Massenet (1842-1912) est le petit dernier d'une famille de douze enfants. Natif d'un village près de Saint-Étienne — ville dont l'Opéra effectue depuis 1989 un phénoménal travail de perpétuation et de redécouverte de son œuvre —, il sera formé à Paris. Devenu un protégé d'Ambroise Thomas, Massenet écrit son premier ouvrage lyrique, *La grand'tante*, un opéra-comique en un acte, en 1867, à l'âge de 25 ans, après avoir obtenu le Prix de Rome.

Dans son parcours de compositeur, *Manon* se situe 17 ans plus tard (1884). Deux ouvrages majeurs séparent *La grand'tante* de *Manon*. Il s'agit du *Roi de Lahore* (1877), un opéra exotique à mi-chemin chronologique entre *Les pêcheurs de perles* de Bizet et *Lakmé* de Delibes, et d'*Hérodiade* (1881). Dans la vague du monumentalisme de l'époque,

qui, comme *Le roi de Lahore*, cultive le spectaculaire, *Hérodiade* est avant tout une suite de sept tableaux musicaux.

C'est avec *Manon* que Massenet passera de la peinture musicale au vrai théâtre chanté. Tout d'abord parce que le sujet, le drame, ne mérite pas autre chose. Mais aussi parce que, sur le plan musical, Massenet use habilement de codes, repères et motifs récurrents qui campent une situation dramatique et amplifient l'action théâtrale.

Manon sera un triomphe populaire immédiat. Les critiques embrayeront par la suite... Mais le premier grand succès de Massenet parvient à conquérir les grandes scènes européennes en une année.

Une adaptation fidèle

À Amiens, à l'arrivée de la diligence, Lescaut attend sa cousine Manon, en route vers un couvent. Manon, d'une confondante beauté, se fait courtiser. Elle admire aussi des jeunes femmes alentours et préférerait leur liberté à la vie qui l'attend au couvent. Apparaît le jeune chevalier des Grieux. Le coup de foudre est si instantané que tous deux s'enfuient à Paris. Ils y vivent pauvrement.

Manon se fait courtiser depuis quelque temps par le riche Brétigny. Ambivalente, car attirée par le luxe, elle consent à ouvrir la porte à des hommes du comte des Grieux venus enlever le chevalier pour lui donner une leçon. À l'acte III, Manon mène grande vie entretenue par Brétigny et courtisée par d'autres riches mondains. Pendant ce temps, le chevalier des Grieux s'est fait abbé, mais il n'a pas encore prononcé ses vœux. En fait, le comte espère en secret que son fils rencontrera une jeune fille de bonne famille, mais c'est Manon qui apparaît et ils repartent ensemble pour un tour.

Les deux amoureux se retrouvent dans une maison de jeu où Grieux, qui joue le reste de sa fortune pour faire vivre

Bruno Ribeiro et Marianne Fiset, en répétition pour l'opéra *Manon*.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Manon au «niveau» qu'elle escompte, est arrêté pour tricherie. Grieux, libéré grâce à son père, tente de sauver Manon, condamnée à l'exil. Au moment où il la retrouve, dans un bateau au Havre, elle meurt dans ses bras.

Puccini vs Massenet

Massenet et ses librettistes choisissent de coller au plus près de l'histoire écrite en 1731 par l'abbé Prévost. Neuf ans plus tard, Puccini composera *Manon Lescaut*. Outre le fait que chez Puccini Manon se retrouve dans un désert, la Manon de Massenet est plus «vraie», car elle préserve l'équilibre entre «l'éducation sentimentale» imposée à Grieux et la description du parcours, des ambivalences et dualités de Manon.

Puccini, lui-même inspiré par l'œuvre de Massenet, a comparé les deux approches en disant que Massenet traitait le sujet «avec de la poudre et des menues» alors que lui-même le chargeait d'une «passion désespérée».

À Montréal, dans le rôle du chevalier des Grieux, nous ferons connaissance avec le ténor portugais Bruno Ribeiro. Le reste de la distribution puise dans le vivier local. Le baryton Gordon Bintner, en

Lescaut, tiendra son premier rôle à l'OdeM après son succès au concours OSM-Standard Life en 2011. Alain Coulombe sera le comte des Grieux et Alexandre Sylvestre incarnera Brétigny. À la tête de l'Orchestre métropolitain, Fabien Gabel, directeur musical de l'Orchestre symphonique de Québec, dirigera pour la première fois à l'OdeM.

Le Devoir

Manon, la crème en CD et en DVD

Pour qui veut se préparer au spectacle, signalons qu'en disque la grande version avec Ileana Cotrubas, Alfredo Kraus, Gino Quilico et José van Dam se retrouve désormais avec 14 autres opéras à peu de frais (moins de 3\$ le CD!) dans un coffret sans concurrence ni équivalent

Michel Plasson et l'opéra français (EMI 38 CD 50999 636363 2).

En DVD, le spectacle du **Liceu de Barcelone** en juin 2007 est vraiment recommandable, avec Natalie Dessay en Manon, Rolando Villazon (avant la catastrophe vocale) en Grieux, Manuel Lanza en Lescaut et Samuel Ramey en comte des Grieux (Virgin 50999 5050689). Manon est très bien servie par la vidéo, qui a préservé les incarnations de Renée Fleming à l'**Opéra de Paris** et d'Anna Netrebko à l'**Opéra national de Berlin**, sous la direction de Daniel Barenboim. Ce dernier spectacle, une intéressante transposition dans les années 50 avec une Manon-Marilyn, existe aussi en Blu-ray.

MANON

Opéra de Jules Massenet (1884) sur un livret d'Henri Meilhac et Philippe Gille, d'après l'histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut de l'abbé Prévost (1731). Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts les 18, 21, 23 et 25 mai 2013 à 19h30. 514 842-2112.

D Voir aussi : Un aperçu de la production de l'**Opéra de Montréal**. ledevoir.com/culture/musique

appaSSionata
ORCHESTRE DE CHAMBRE
Daniel Myssyk, direction artistique

Harmonies du soir
Un soir seulement!

70 artistes sur scène avec les VCU Commonwealth Singers (É.-U.)

Solistes :
Nathalie Paulin, soprano
Michelle Sutton, mezzo
David Menzies, ténor
Cairan Ryan, baryton

22 mai Salle Pierre-Mercure
2013 300 de Maisonneuve E
20 h Montréal

Appassionata reçoit les VCU Commonwealth Singers, **choeur américain** dans l'interprétation de la Messe *Lord Nelson* de Haydn, sous la direction de Daniel Myssyk.

Un concert grandiose aux couleurs nocturnes !

Sérénades tchèques
514 388-5876
appassionata.ca

en magasin et en ligne

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

SAISON 2012-2013

KARINA GAUVIN
MARIE-NICOLE LEMIEUX

La première québécoise de l'un des plus grands oratorios de Handel, avec une distribution cinq étoiles!

THEODORA HANDEL

23 ET 24 MAI À 20h PALAIS MONTCALM
25 MAI À 19h30 MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

BERNARD LABADIE, CHEF
KARINA GAUVIN, SOPRANO (THEODORA)
IESTYN DAVIES, CONTRE-TÉNOR (DIDYMUS)
MARIE-NICOLE LEMIEUX, CONTRALTO (IRENE)
ALLAN CLAYTON, TÉNOR (SEPTIMIUS)
ANDREW FOSTER-WILLIAMS, BARYTON-BASSE (VALENS)
AVEC LE CHŒUR LA CHAPELLE DE QUÉBEC

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC
PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL
CONCERT DU 25 MAI PRÉSENTÉ PAR
PARTENAIRE MÉDIA

Hydro Québec
La Capitale
GazMétro
LE DEVOIR

30^e ABONNEZ-VOUS SAISON 2013-2014
SAISON À QUÉBEC

PALAIS MONTCALM
418 641-6040
1 877 641-6040
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

OLIVER JONES

avec JOSÉE AIDANS

JUST FOR MY LADY



DISPONIBLE MAINTENANT

« Oliver Jones, le maître de la constance
Just For My Lady est un album joyeux de bout en bout »

- Serge Truffaut - LE DEVOIR

En vente chez

ARCHAMBAULT



Canadä FACTOR

Une société de Québecor Média

La compacité du vide

Michael A. Robinson remonte à l'origine des idées

THE ORIGIN OF IDEAS

Michael A. Robinson
Galerie Antoine Ertaskiran,
1892, rue Payette, Montréal
Jusqu'au 8 juin

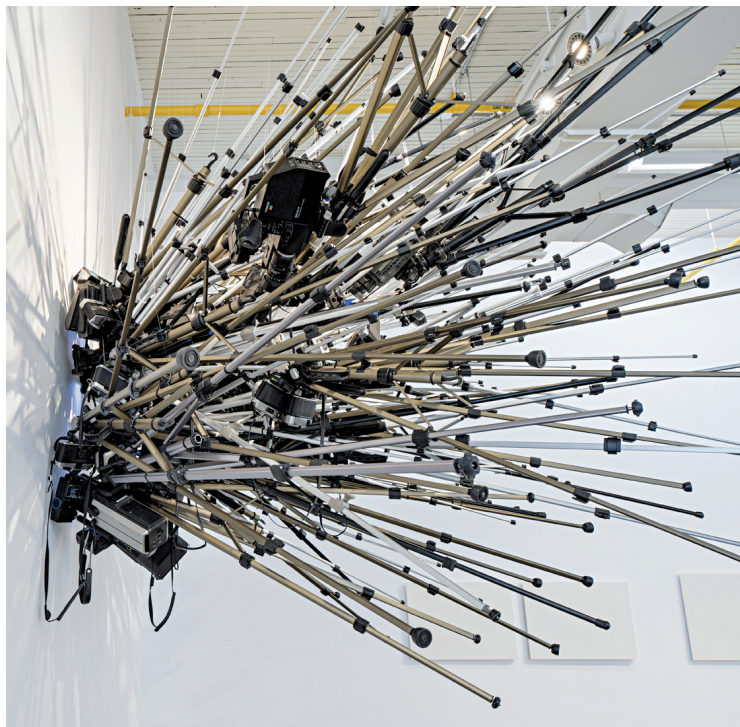
MARIE-ÈVE CHARRON

La question des origines — du monde, de l'espèce humaine ou de la création — en est une vaste et, de surcroît, truffée de pièges, comme l'a révélé la philosophie poststructuraliste. Quand Michael A. Robinson aborde une telle question, il parvient à en traduire la teneur, mais sans les contraintes de la démonstration détaillée. L'artiste emprunte plutôt un langage plastique évocateur à propos de ce qui est en fait un thème récurrent dans son travail.

The Origin of Ideas, le titre de l'exposition en cours chez Antoine Ertaskiran, la première de l'artiste dans la galerie qui désormais le représente, réaffirme l'intérêt pour cette question avec des œuvres inédites. Le cœur de cette exposition se compose de deux installations spectaculaires qui sont complétées par une série de tableaux minimalistes, dans la palette de prédilection de l'artiste, le noir et le blanc.

Une des installations reprend un mode souvent emprunté par l'artiste qui consiste à assembler des objets dans une forme suggérant une explosion. Il s'agit cette fois d'une multitude de trépieds et de caméras qui s'étoile depuis le mur. Certains des appareils s'actionnent, faisant entendre leurs cliquetis et flashant en direction du mur où ils composent une masse compacte. La réflexivité induite par cet assemblage en dit long sur la culture du regard à une époque où les caméras sont des réquisits de tous les instants, dans le monde des paparazzis comme dans le phénomène du culte de soi.

L'absurdité de ces caméras



Deux installations spectaculaires forment le cœur de l'exposition : l'une avec des lampes, *Panoptic Illumination*, l'autre avec des trépieds, *Subject to Scrutiny*.

qui se regardent elles-mêmes est soulignée par le fait que ce sont les trépieds qui se propulsent vers l'extérieur, comme si les appareils boudaient tout le reste, puisqu'elles sont inopérantes à capter ce qui se passe autour. L'autre installation, plus saisissante encore, reprend le motif du repli vers l'intérieur, mais sans la poussée dispersée des objets vers l'extérieur. Les innombrables

lampes qui composent l'assemblage sont organisées en une sphère suspendue dans l'espace tandis que les tiges, les pieds et les fils courent verticalement vers le sol.

La forme circulaire et le titre de cette œuvre, *Panoptic Illumination*, font référence au pannoïptique, ce type d'architecture conçu au XVIII^e siècle pour assurer une surveillance visuelle dans les prisons, dispositif que le philosophe Michel Foucault a d'ailleurs analysé. L'artiste opère une sorte de renversement symbolique du dispositif en retournant l'éclairage vers le centre, lieu, au contraire, depuis lequel devrait s'effectuer le



PHOTOS DENIS FARLEY

contrôle par le regard.

Les deux installations mettent en scène le regard d'une telle façon que l'on pourrait oublier qu'elles métaphorisent aussi le geste de création, thème qui traverse toute la production de l'artiste, qui a d'ailleurs déjà plus littéralement traité du sujet en impliquant dans ses œuvres des outils de travail artistique traditionnels (chevalets, pinceaux, peinture, crayons...) ou en recréant l'espace mythique de l'atelier en lui donnant souvent la forme d'un cube blanc muséal, cette instance qui ultimement légitime l'art et l'artiste, sans qui finalement l'art n'existerait pas.

Les œuvres aux murs sont des tableaux qui tendent fortement au statut d'objet en trois dimensions. Les supports se détachent légèrement du mur et sont en fait des moules réalisés avec du ciment dans lequel l'artiste a fait des incisions délicates dont les motifs rappellent beaucoup ses dessins au Letraset réalisés dans le passé. D'une grande élégance, les monochromes blancs ou noirs, mâts et dans un cas légèrement brillant, rappellent la *tabula rasa* suprématiste de Malevitch, pour qui la peinture ne devait plus avoir de lien mimétique avec le réel.

Les traits multidirectionnels ou les trouées pratiquées par Robinson dans la matière réitérent le leitmotiv de son travail voulant que le geste de création émane d'un chaos et d'un vertige en apparence très proche de la destruction. Le

motif de l'explosion évoque bellement ce moment où la pensée rencontre le monde matériel pour en faire des œuvres.

Cette exposition, malgré ses attraits, confirme surtout la direction déjà empruntée par l'artiste. Elle coïncide justement avec la sortie d'une monographie sur son travail, la plus importante à ce jour à y jeter un regard rétrospectif. Édité par le centre Plein Sud à Longueuil, l'ouvrage comporte de nombreuses illustrations des œuvres de l'artiste depuis 1994 avec les textes d'André-Louis Paré et de Marcel Blouin qui en font des analyses fouillées.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir aussi : D'autres photos tirées de l'exposition *The Origin of Ideas*. ledevoir.com/culture/arts-visuels

STEPHEN PON, VERRIER D'ART LES NAVIGATEURS DE DESTINÉE JUSQU'AU 15 JUIN 2013

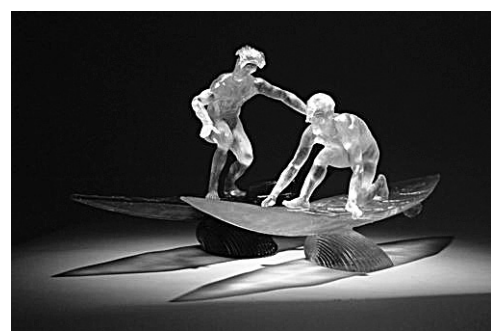


PHOTO : FABIENNE CARBONNEAU



GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART
1460-B, SHERBROOKE OUEST 514.849.6091
www.guildecanadiennesdesmetiersdart.com

22-23 juin : VERMONT
Domaine de la Famille Trapp
The Green Mountain Opera Festival
Il reste 5 places!

13 juillet : JOLIETTE
Festival international de Lanaudière
Alain Lefèvre joue Maurice Ravel



www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

GALERIE
BERNARD

ANDRÉ JASMIN

Exposition du 23 mai au 29 juin 2013
Vernissage le 22 mai de 17h à 20h

3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca

ARCHITECTURES
IMAGINAIRES

Mettez le Centre Phi à votre horaire de mai.

Cinéma

> Du 23 au 28 mai
MARTIN SCORSESE PRÉSENTE...
7 films entièrement restaurés par la *World Cinema Foundation*, une fondation qui se consacre à la restauration et la préservation du patrimoine cinématographique mondial
GRATUIT

> 23 mai à 21h
Soirées V.I. Films
Voyez le film avant tout le monde!
PIETÀ de Kim Ki-Duk (Corée du Sud, 2012)
Lion d'or de la Mostra de Venise 2012
En collaboration avec Métropole

> 24 mai à 20h
FISHING WITH JOHN de John Lurie
(États-Unis, 1992)
Cette projection sera suivie d'une séance de questions-réponses avec John Lurie
Une présentation de **Bonsound Concerts** et du **Centre Phi**
Projection seulement : 13,75\$
Projection + échange avec John Lurie : 24,75\$

Spectacles

> 30 mai à 21h
RADIO RADIO
Arthur Comeau (Alex pour les intimes) sera de la fête.
20\$ (taxes et frais inclus)

> Du 1^{er} au 3 juin
WHAT WE ARE SAYING
d'Ame Henderson/Public Recordings
Danse + performance
Dans le cadre du **Festival TransAmériques**
Billets en vente sur fta.qc.ca

Expositions

> Du 4 au 18 mai
CEREUS: REINE DE LA NUIT
Un système vidéo interactif de Philomène Longpré
Dans le cadre du **Festival Elektra**
GRATUIT

> Du 4 au 25 mai
WONDERS OF A TRANSIENT UNIVERSE
Un système vidéo interactif de Gabriel Coutu-Dumont
Une exposition où l'audible devient visible, et le visible, audible.
GRATUIT

À ne pas manquer

> Du 5 au 12 juin
LA SEMAINE DE 8 JOURS
de Renata Morales, commissaire invitée
8 jours de shopping jusqu'à minuit
7 soirs de fête jusque tard dans la nuit

Tous les films sont à 11,25\$ (taxes et frais inclus), sauf indication contraire
Programmation sujette à changement sans préavis.
Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

CULTURE > CINÉMA

Méfiez-vous des banlieusards

THE ICEMAN

Réalisation : Ariel Vromen. Scénario : Morgan Land, Ariel Vromen, d'après le livre d'Anthony Bruno. Avec Michael Shannon, Winona Ryder, Ray Liotta, Chris Evans, David Schwimmer. Image : Bobby Bukowski. Montage : Danny Rafic. Musique : Haim Mazar. États-Unis, 2012, 106 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ennuieux, les banlieusards ? Il suffit de se tourner vers Laval ou le New Jersey pour découvrir une faune tranquille qu'en apparence. Un de ces spécimens se nomme Richard Kuklinski, conjoint exemplaire, père de deux filles adorables, qui, pendant près de deux décennies, a tué plus d'une centaine de personnes. Certaines ont fini au fond d'une ruelle, d'autres au fond d'un congélateur, et toutes furent exécutées sans états d'âme par ce tueur professionnel emprisonné en 1986 et décédé derrière les barreaux en 2006.

Son histoire est celle d'un fils d'immigrants polonais dans le New York de l'après-guerre, élevé à la ceinture et à la dure, travaillant dans le milieu du film porno avant d'être recruté par un petit parrain de la mafia pour transmettre des messages, disons, percutants. Dans *The Iceman*, Ariel Vromen retrace son ascension et sa chute, s'attardant à la dualité mystérieuse de cet homme capable de liquider un clochard ou un pornographe le jour et de ras-

surer tendrement ses enfants le soir.

Cette dextérité morale est parfaitement illustrée dans la manière dont Kuklinski (foudroyant, et dont il faut retenir le nom) tente de séduire Deborah (Winona Ryder en subtile beauté désespérée), une catholique de bonne famille. Il le fera avec douceur, en peu de mots... et quelques mensonges. La scène suivante, il va régler vite fait le cas d'un arrogant dans une salle de billard, premier meurtre à ponctuer le récit mais, à la façon dont il est exécuté, certainement pas le premier de son auteur. Son aplomb sera détecté par un caïd local, Roy (Ray Liotta, solide mais sans surprises), qui en fera son homme de main. Aux yeux de sa famille, et d'une épouse qui pratique l'aveuglement volontaire, il travaille dans la finance, offrant au siens un luxe douillet qu'il n'avait jusque-là jamais connu.

Tout va basculer lorsque son patron décide de le mettre sur la touche, Kuklinski se retrouvant alors sans revenus. Pour maintenir son train de vie, et contre l'avis de Roy, il va se tourner vers un autre meurtrier aux allures de clown (Chris Evans, stupéfiant d'aplomb), agissant en solitaire. Cette décision ne sera pas sans conséquences dramatiques, dont certaines spectaculaires.

Cette vie de meurtres et de mystères est enrobée d'une esthétique quasi crasseuse, le cinéaste et son directeur photo Bubby Bukowski composant une image granuleuse et blafarde. Nous avons ainsi droit à une véritable galerie de tronches inquiétantes ou cadavériques, hommage grinçant au mauvais goût des années 1970. Plusieurs acteurs connus (dont Stephen Dorff, James Franco et David Schwimmer) sont d'ailleurs si bien camouflés sous des moustaches et des costumes hideux qu'ils semblent invisibles, au service de leur personnage, jamais de leur ego.

Certains diront que *The Iceman* fréquente des sentiers déjà bien balisés par Martin Scorsese (la présence de Liotta renforce cette perception), mais cette histoire, tout à la fois authentique, scandaleuse et palpitante, exerce un véritable pouvoir de fascination. Et donne souvent froid dans le dos.

Collaborateur
Le Devoir



FILMS SEVILLE

Une scène de *The Iceman*

Tel beau-père, tel beau-fils

LES GAMINS

Réalisation : Anthony Marciano. Scénario : Max Boulblil, A. Marciano. Avec Alain Chabat, Max Boulblil, Sandrine Kiberlain, Mélanie Bernier. Photo : Jean-Paul Agostini. Montage : Virginie Bruant, Samuel Danési. Musique : A. Marciano. France, 2012, 95 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Thomas, 30 ans, est sur le point d'épouser Lola, la fille de Suzanne et Gilbert. Or voilà que ce dernier, qui a l'andropause désabusée, entreprend de dissuader son futur gendre de convoler. Le mariage, ça met fin à la romance et ça réduit le sexe à néant. Ça tue les rêves. Le concept psychanalytique de projection lui étant peu familier, Thomas gobe le tout, peut-être inconsciemment soulagé de pouvoir reporter l'âge adulte à plus tard.

On pense à la série-culte *Les invincibles* lors de la scène pivot du film *Les gamins*. Vous vous souvenez de cette scène où le père de Lyne-la-pas-fine (Donald Pilon) conseille la fuite à Carlos (Pierre-François Legendre) à l'annonce des fiançailles de ce dernier avec sa fille ? Imaginez que le jeune homme ait suivi son conseil et soit parti en vadrouille avec son beau-père. C'est peu ou prou ce qui se produit dans *Les gamins*, une comédie française solidement arimée à l'école de pensée et à la

manière de l'Américain Judd Apatow (*Knocked Up*, *Forgetting Sarah Marshall*), nouveau pape du genre.

C'est dire que l'on rit ferme et fréquemment devant un humour couvrant la gamme du subtil au potache et une sensibilité mariant rocambolesque et pathos. Le tout sans négliger la psychologie de ces messieurs-dames, lesquels bénéficient du travail impeccable d'une distribution qui l'est tout autant. En conjointe qui n'entend pas jouer le jeu de l'épouse abandonnée, Sandrine Kiberlain (*Mademoiselle Chambon*) s'avère impayable. Au final toutefois, c'est Alain Chabat (*Gazon maudit*) qui emporte le morceau en quinquagénaire qui essaie maladroitement de se réinventer. Le rôle ouvrait la porte à l'excès; l'acteur privilégie la retenue.

Certes, l'ensemble n'est pas dénué de quelques facilités et, pour l'essentiel, on ne peine guère à anticiper le fil des événements. La réalisation d'Anthony Marciano maintient cela dit un rythme allégre collé à des images pimpantes, de telle sorte qu'on constate les faiblesses du film *a posteriori* davantage que pendant le visionnement. Il en résulte une comédie qui se situe un cran, voire deux, au-dessus de la moyenne de l'offre actuelle.

Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Instituteur modèle mais mauvais mari, Lucas, qui se débat pour obtenir la garde de son fils, est plongé dans la tourmente lorsqu'une élève de l'école confiée à la directrice qu'il a eu des gestes déplacés à son égard.

Palpitant bas-les-masques à rebours

LA CHASSE

De Thomas Vinterberg. Avec Mads Mikkelsen, Thomas Bo Larsen, Annika Wedderkopp, Lasse Fogelstrom, Susse Wold. Scénario : Tobias Lindholm, Thomas Vinterberg. Image : Charlotte Bruus Christensen. Montage : Janus Billeskov Jensen. Musique : Nikolaj Egelund. Danemark, 2012, 111 minutes.

MARTIN BILODEAU

Parce que l'instinct de survie nous suggère toujours de craindre le pire, la nature humaine est prompt à l'accepter lorsqu'il survient. Et à réagir. Le personnage principal de *La chasse*, campé avec une émouvante retenue par Mads Mikkelsen (prix d'interprétation à Cannes l'an dernier pour ce rôle), en fait les frais dans ce palpitant bas-les-masques à rebours sur le mensonge et la peur réalisé par celui qui a inauguré le mouvement Dogma 95, le Danois Thomas Vinterberg

(Fête de famille).

Depuis *L'affaire Dumont* à l'automne jusqu'à *Blackbird* sorti la semaine dernière, en passant par le récent opus de Robert Redford (*The Company You Keep*), les tribunaux populaires sont dans l'air. Et le faux coupable, le héros du jour. Lucas (Mikkelsen, qu'on peut voir présentement à la télévision dans la série *Hannibal*), enseignant à la maternelle, allonge la liste dans ce qui reste la plus convaincante variation sur le sujet.

Instituteur modèle mais mauvais mari, il se débat pour obtenir la garde de son fils lorsque le pire survient : Klara (Annika Wedderkopp, stupéfiant de vérité), la fille de son meilleur ami Theo (Thomas Bo Larsen), confiée à la directrice de l'école que Lucas lui a montré ses parties génitales. Le spectateur sait ce que tous les autres ignorent. A savoir que l'enfant, négligé par ses parents en duel permanent, est amoureux de Lucas. Et que son mensonge

est la conséquence de sa peine d'amour, après que Lucas l'eût gentiment repoussée dans le royaume des enfants dont elle avait essayé de sortir en l'embrassant.

Mais déjà, lorsque Klara tente de renverser la vapeur, le mensonge ne lui appartient plus. Il est devenu vérité dans la bouche des adultes mêlés à l'affaire, lesquels vont entraîner leur petite ville du Danemark dans une spirale dantesque contre laquelle les protestations de l'innocent resteront sans effet. Mis à pied, rejeté, tabassé, le martyr exposé à toutes les intempéries n'obtiendra que de rares appuis au long de son chemin de croix : son fils à la foi inébranlable et son parrain, un châtelain qui organise des parties de chasse sur ses terres.

La tentation de croire au pire, nous disent Vinterberg et son coscénariste, est plus forte que la volonté d'y renoncer. Ainsi, *La chasse* condense

dans son macrocosme une humanité écartelée entre instinct et raison, appétit animal et organisation sociale. Intemporel par son décor mais très ancré dans le présent, le film tient de la parabole sur la vérité.

Toujours inspiré par la prière esthétique de Dogma 95 (caméra à l'épaule, décors et éclairages naturels, etc.), appliquée ici avec laxisme (la musique intervient sans que sa source se trouve dans l'image), Vinterberg signe une œuvre puissante et dérangeante. Sa caméra mobile englobe dans le champ tout ce qui est invisible : la conscience muette du personnage, la position objective du réalisateur et, bien entendu, l'espace subjectif du spectateur sur qui la toute première scène du film — une baignade dans un lac glacé — aura l'effet souhaité d'une mise en condition.

Collaborateur
Le Devoir

Un musulman au confessionnal

THE RELUCTANT FUNDAMENTALIST

Réalisation : Mira Nair. Scénario : William Wheeler, d'après le roman de Mohsin Hamid. Avec Riz Ahmed, Liev Schreiber, Kate Hudson, Kiefer Sutherland. Image : Declan Quinn. Montage : Shimit Amin. Musique : Michael Andrews. États-Unis-Grande-Bretagne-Canada, 2012, 130 min.

ANDRÉ LAVOIE

Chaque attaque terroriste suscite son lot d'explications psychologiques pour tenter de comprendre l'innommable, question d'aller au-delà du manichéisme. C'est la posture adoptée par la cinéaste indienne Mira Nair (*Salaam Bombay*, *Vanity Fair*) dans cette adaptation d'un roman de Mohsin Hamid, *The Reluctant Fundamentalist*. Le titre est en soi un programme, celui d'un homme tout à la fois prisonnier de ses valeurs, de ses origines, de ses ambitions... et des préjugés de son entourage.

Par rapport à l'Amérique, Changez (Riz Ahmed, solide) affiche une foule de conceptions favorables. Fils d'un poète pakistanais, étudiant modèle à Princeton, c'est dans la haute finance de Wall Street qu'il veut faire sa marque. Un patron ambitieux (Kiefer Sutherland, toujours sur la même note) capable de repérer ses semblables recrute le jeune homme, vite doué pour imposer les règles sans pitié du capitalisme.

Or les rêves de Changez s'effondrent en même temps que les deux tours du World Trade Center et, à partir de là, la couleur de sa peau et sa confession religieuse deviendront des enjeux qui vont bouculser sa copine (Kate Hudson, une désinvolture préfabriquée), susciter du mépris, et le forcer à retourner à Lahore. Dix ans plus tard, un correspondant étranger (Liev Schreiber, confesseur attentif) tente de comprendre le



MÉTROPOLE FILMS

Le film se déroulant aux États-Unis, au Pakistan et en Turquie met en vedette les acteurs Riz Ahmed et Kate Hudson.

parcours de cet universitaire que l'on soupçonne d'être impliqué dans le kidnapping d'un collègue américain, lui dont les allégeances et les haines semblent à la fois sélectives et ambiguës.

Les règles du thriller sont-elles compatibles avec celles qui dictent le comportement de personnages aux contours flous, parfois bavards, parfois douloureusement silencieux, jonglant avec des concepts al-

lant bien au-delà du bien et du mal ? Mira Nair prouve que ce n'est pas toujours chose facile, du moins dans la manière respectueuse et appliquée dont elle transpose ce roman. Sans compter que le scénario affiche lourdement ses origines littéraires, souvent plombé qu'il est par des dialogues qui n'allègent en rien la démonstration.

Son approche visuelle mété-

culeuse s'affirme une fois encore dans ce film se déroulant aux États-Unis, au Pakistan et en Turquie (un lieu hautement symbolique dans l'évolution psychologique du héros), le plus souvent dans des intérieurs élégants ou aseptisés. Même le café bondé où Changez livre sa longue confession au journaliste, amorce d'un long flash-back et procédé narratif en rien original, respire rarement la suspicision et le désordre.

Mira Nair cherche ici à faire œuvre utile en nous mettant en garde contre le caractère réducteur des étiquettes, donnant à ses héros des zones d'ombre, des contradictions, voire des secrets inavouables (sur leur appartenance religieuse, leur allégeance politique ou leur orientation sexuelle). Une noble ambition parfois incompatible avec les impératifs du thriller enlevé, et qu'elle ne réconcilie jamais totalement dans *The Reluctant Fundamentalist*.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS



LA CHASSE
THOMAS VINTERBERG, 111 MIN - V.O. DANOISE S.-T.F.

ET AUSSI À L'AFFICHE :
MUD : SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI
JEFF NICHOLS - EN ATTENTE DE VISA
LA NOUVELLE RUPERT
NICOLAS RENAUD - EN ATTENTE DE VISA
LAYLOU
PHILIPPE LESAGE - EN ATTENTE DE VISA
DANS LA MAISON
FRANÇOIS OZON
NO
NICOLAS RENAUD
DEUX JOURS ET DEMI
PABLO DICONCA - EN ATTENTE DE VISA
CINÉ-CLUB : TOUT CE QUE TU POSSÈDES
BERNARD EMOND - JEUDI 23 MAI À 13H
DOCVILLE : SE BATTRE COMME DES SOLDATS, MOURIR COMME DES ENFANTS
PATRICK REED - JEUDI 23 MAI À 19H

soupeoup UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESOUPE À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM



CULTURE CINÉMA



MC2 COMMUNICATIONS

La nouvelle Rupert est un document sociohistorique important de par la somme d'informations qui s'y trouve colligée.

Les vies d'une rivière

LA NOUVELLE RUPERT

Scénario et réalisation : Nicolas Renaud. Québec, 2012, 67 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une route, la nuit. Sur fond de ciel bleu cobalt, un timide croissant de lune découpe les silhouettes des épinettes et, surtout, des lignes électriques. Car c'est jusqu'à l'origine de ces dernières que l'on remonte. Direction : la rivière Rupert. Ou plutôt ce qu'il en reste puisqu'en 2007, le cours d'eau fut détourné dans le cadre du projet hydroélectrique Eastmain-1A-Sarcelle-Rupert.

La nouvelle Rupert a été présentée aux Rendez-vous du cinéma québécois, aux Rencontres internationales du documentaire, au Dok.fest de Munich, ainsi qu'aux HotDocs de Toronto, où Nicolas Renaud (*La bête du lac*) a reçu le prix du meilleur réalisateur canadien émergent. On l'en félicite, d'autant que son œuvre parvient à instruire autant qu'à intéresser, une réussite, mine de rien, digne de mention.

L'approche privilégiée allie pédagogie, dynamisme et un souci marqué d'objectivité. De

fait, bien que toutes les complications écologiques encourues soient abordées (et elles sont nombreuses et souvent inattendues), chaque parti a voix au chapitre : un représentant cri désabusé, un contre-maître d'Hydro-Québec enthousiaste, un archéologue chargé de fouiller un site sur le point d'être inondé, etc.

Fascinantes sont les réflexions et confidences de Ian Diamond, le fils du défunt chef Billy Diamond (l'un des acteurs majeurs de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois en 1975 et de la paix des braves en 2002). Plus fascinantes encore s'avèrent les photos de la Rupert prises par le jeune homme depuis 2005. Images à l'appui, la démonstration de l'avant et de l'après se révèle saisissante.

Document sociohistorique important de par la somme d'informations qui s'y trouve colligée, *La nouvelle Rupert* vaut le coup d'œil. À noter qu'Excentris projette la version longue ; un montage abrégé sera diffusé par TV5 le 28 mai prochain.

Le Devoir

Trois fois passera

LA VÉRITÉ SI JE MENS! 3

Réalisation : Thomas Gilou. Scénario : Gérard Bitton, Michel Munz. Avec Richard Anconina, Gilbert Melki, Vincent Elbaz, José Garcia, Bruno Solo, Aure Atika, Amira Casar, Léa Drucker. Photo : Robert Alazraki. Montage : Catherine Renault. Musique : Hervé Rakotofringa. France, 2011, 121 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le 4 mai dernier, dans ces pages, on écrivait ceci : «*A Hollywood, l'évolution d'une série de films à succès tient généralement à trois mots : plus, toujours plus. Plus de quoi? Plus de gags s'il s'agit de comédie, plus de trucs régnants si l'on parle d'horreur, plus d'explosions s'il est question d'action. Plus de quoi? Plus d'argent dans le tiroir-casse! Malheureusement, avec cette formule toute-puissante, la somme d'originalité déployée est généralement inversement proportionnelle à la quantité de dollars amassés.*» Ce qui nous amenait alors à *Iron Man 3*. Et à *La vérité si je mens! 3* cette semaine, un rappel dur, mais nécessaire, que la tyrannie des suites est l'apanage de l'industrie cinématographique au grand complet, et pas que d'Hollywood. *Mea culpa*.

Eddie, Serge, Yvan, Dov et Patrick sont donc de retour pour une troisième aventure qui consiste *grosso modo* en un décalage de la seconde. D'où le recyclage critique offert en

introduction, histoire d'être dans le ton.

Pour mémoire, la saga débute en 1997 par l'association de jeunes gens d'affaires débrouillards dans le quartier du Sentier, dans le 2^e arrondissement de Paris. En 2001, la suite vit leur petite entreprise devenir grande et leurs soucis croître au même rythme. Dans *La vérité si je mens! 3*, réalisé en 2011, nos joyeux lurons résident à présent à Aubervilliers et envisagent de se «mondialiser». Entre contrôle fiscal et faillite qui guette, le quintette monte une ultime combine qui le conduira en Extrême-Orient (avec quelque retard sur les protagonistes de *Hangover Part II*).

Le 4 mai encore, on se permettrait d'affirmer que, «*hormis de rares exceptions, peu de longs-métrages flanqués d'un chiffre supérieur à 2 valent le déplacement.*» Le spectacle ringard et paresseux proposé par *La vérité si je mens! 3* renforce ce constat.

Aux guichets, le premier volet de la série a attiré cinq millions de spectateurs et le deuxième, près de huit millions. Avec 4,5 millions d'entrées, le troisième opus représente donc un succès aigre-doux. N'empêche : ce sera sans doute suffisant pour que les producteurs se trouvent justifiés de remettre le couvert. S'ils pouvaient de nouveau attendre une décennie avant de procéder, on ne serait pas contre.

Le Devoir

Quand la télé-réalité fait son cinéma

Les travers italiens dans l'œil du cinéaste Matteo Garrone

ANDRÉ LAVOIE

Du sang romain coule dans les veines du cinéaste italien Matteo Garrone, mais, à voir ses deux derniers films, le puissant *Gomorra* et maintenant l'énigmatique *Reality*, en salle le vendredi 24 mai, on pourrait croire qu'il est originaire de Naples tant il sait filmer les beautés et les laideurs de cette capitale de la mafia... et des ordures rarement ramassées.

Ce n'est pas le seul paradoxe de celui qui a longtemps résisté au septième art alors qu'il est issu d'une famille d'acteurs, d'écrivains et de techniciens du cinéma, passant du tennis à la peinture avant de prendre la caméra. Un choix qu'il ne semble pas regretter à la lumière des consécérations que Cannes lui a apportées, deux fois lauréat du Grand Prix du jury, en 2008 pour *Gomorra*, un portrait implacable de la mafia, et l'an dernier pour *Reality*, radiographie d'une Italie gavée de télé-réalité.

Le sujet n'est pas nouveau, Matteo Garrone en est conscient, mais, au bout du fil à Rome, dans un anglais mâtiné de sonorités italiennes, il dit avoir trouvé l'angle approprié pour égratigner les travers de ses compatriotes. Et il n'a pas cherché très loin la trame de fond de *Reality*, s'inspirant des fantasmes de son beau-frère napolitain, poissonnier de son état et désireux de participer à *Grande Fratello*, l'équivalent italien de *Big Brother* ou de notre *Loft Story*. Les bureaux du cinéaste à Cinecittà ne sont pas très loin de ceux des producteurs de cette émission ; le beau-frère y



VALÉRY HACHE AGENCE FRANCE-PRESSE

Le cinéaste italien Matteo Garrone a reçu les honneurs de Cannes à deux reprises, en 2008 pour *Gomorra*, et l'an dernier pour *Reality*.

voyait là un signe du destin...

Matteo Garrone n'hésite pas à reconnaître sa dette envers lui, source d'inspiration... et conseiller sur son film, guidant l'acteur Aniello Arena dans le rôle de celui qui est prêt à tout, mais vraiment à tout, pour faire partie des rats de laboratoire de cette émission à succès. Le cinéaste précise toutefois «*qu'il fut très discret pendant quelques mois*

après la sortie, à cause de certains pans de sa vie un peu douteux que j'illustre dans le film ; il voulait se faire oublier... Maintenant, il n'hésite pas à m'accompagner dans les tournées de promotion.»

D'autres ont la conscience plus tourmentée. C'est le cas d'Aniello Arena, qui mène une grande carrière d'acteur... en prison. Cet ancien mafieux accusé du meurtre de membres

d'un clan rival vit derrière les barreaux depuis une vingtaine d'années et défend les plus grands rôles du répertoire pour une compagnie parmi les plus respectées en Italie, la Compagnia della Fortezza. Matteo Garrone est d'ailleurs un inconditionnel de leurs spectacles. Constamment sous l'œil de la police pendant le tournage, toujours de retour dans sa cellule le soir venu, la présence d'Aniello Arena valait bien ces inconvénients. «*Il n'a pas le droit d'aller à l'étranger — d'où son absence à Cannes l'an dernier — mais il peut circuler en Italie, bien sûr sous haute surveillance. Il pourra sortir de prison d'ici quelques années, et un brillant avenir s'annonce pour lui, car il est un acteur talentueux et doué.*»

Le cinéma italien a-t-il un avenir aussi lumineux? Alors que certains critiques voient en *Reality* une métaphore du déclin de cette cinématographie jadis florissante, Matteo Garrone croit plutôt qu'il s'inscrit dans une continuité. «*Vous avez vu Le cheik blanc, de Fellini? C'est un film réalisé dans les années 1950 sur l'illusion et le végétarisme, tout comme Reality. Je me souviens du tournage de la scène où l'on voit une longue file d'attente pour les auditions de Grande Fratello devant Cinecittà [les studios de l'émission sont situés dans ce lieu mythique]. Des passants insultaient les figurants, croyant qu'ils allaient auditionner, tandis que d'autres les enviaient. Ça montre tout le côté paradoxal de l'Italie. C'est un sentiment universel mais, dans mon pays, il se vit de manière explicite et flamboyante.*»

Collaborateur
Le Devoir

Instant de choc, moment de grâce

MUD (MUD-SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI)

Écrit et réalisé par Jeff Nichols. Avec Matthew McConaughey, Tye Sheridan, Reese Witherspoon, Sam Shepard, Jacob Lofland. Image : Adam Stone. Montage : Julie Monroe. Musique : David Wingo. États-Unis, 2012, 130 minutes.

MARTIN BILODEAU

Au carrefour de Robinson Crusoe, de Huckleberry Finn et de John Sayles (*Lone Star*), *Mud* nous transporte dans ce lieu, ou plutôt cet état d'esprit, où l'imagination et l'innocence des enfants durcissent et s'effritent sous l'impact des faits et vérités des adultes. Un instant de choc et de grâce en somme, dans un film qui produit, dans son ensemble poétique et malgré quelques complaisances, le même effet.

Avec Matthew McConaughey dans le rôle-titre, la tentation était forte de passer à côté de *Mud*. Mais l'acteur au registre limité et à l'accent prononcé avance ici en terrain de connaissance. Lui-même issu du Sud profond des États-Unis, il a compris ce que Jeff Nichols (*Take Shelter*) attendait de son



FILMS SÉVILLE

Lui-même issu du sud profond des États-Unis, l'acteur Matthew McConaughey, dans le rôle-titre, avance ici en terrain de connaissance.

Robinson du Mississippi : un candide mythomane qui surchauffe du plafond, en somme un vrai personnage de cinéma, dans un film qui est en soi un vrai film de cinéma. Comme on en voit peu.

Mud est un fugitif, réfugié sur une île de l'Arkansas, au milieu du fleuve qui traverse les États-Unis du nord au sud.

Dans les premières minutes du film, Ellis (Tye Sheridan) et Neckbone (Jacob Lofland), 14 ans, accostent à la recherche d'un bateau perché dans un arbre depuis un plus ou moins récent déluge (pre-

mière d'une longue série de métaphores bibliques), puis tombent sur *Mud*, qui l'habite. Cette rencontre, d'abord méfiante, se mue en amitié grâce à la fascination que ce personnage exerce sur eux, et plus particulièrement sur Ellis, le Vendredi de l'histoire.

Le scénario complexe et riche, avec abymes et jeux de miroirs, sème sans crier gare des graines qui vont pousser plus en amont, comme ce scaphandrier pêcheur d'huîtres, incarné par le toujours stupéfiant Michael Shannon, qui était au centre de *Take Shelter* et qui

évolue ici dans la marge. Habilement, mais parfois de façon insistante, Nichols met en parallèle l'aventure amoureuse de son fugitif, qui attend le retour dans ses bras de celle (Reese Witherspoon, également en terrain de connaissance) dont il a tué l'amant violent, et le premier émoi d'Ellis auprès d'une adolescente plus âgée qui lui laisse croire qu'elle est sa petite amie.

Les femmes, il faut le dire, n'ont pas le beau rôle dans *Mud*. Au nombre de trois et ce n'est pas un hasard, elles arrosent le sol vaseux sur lequel les héros romanesques glissent avant de s'y enliser. Elles promettent l'amour, livrent la trahison, jouent les sirènes dans ce tableau picaresque assombri par des chasseurs de prime à la solde d'un fou de Dieu meurtrier qui va faire basculer le film, au dernier acte, dans un fulgurant O.K. Corral.

Sur l'état psychologique de son pays gangrené par la Bible et les fusils, bref par l'ignorance, Jeff Nichols a tant de choses à dire que son film au désordre contrôlé donne le vertige.

Collaborateur
Le Devoir

« LA PETITE BANDE S'AMUSE, LEUR PLAISIR DE SE RETROUVER EST COMMUNICATIF... »

LA VÉRITÉ SI JE MENS! 3

UN FILM DE THOMAS GILOU

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

MÉGA-PLEX GUILLOTIN 14 JACQUES CARTIER 14

CINÉMA ST-EUSTACHE

MANSION DU CINÉMA SHERBROOKE

QUARTIER LATIN

PONT-VIAU 16

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

FORUM CINÉMAS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

MADS MIKKELSEN

« Un drame des plus prenants avec un Mads Mikkelsen bouleversant! »

Manon Dumais, Voir

LA CHASSE

UN FILM DE THOMAS VINTERBERG

À L'AFFICHE!

EXCÉNTRIS 514 847-2206

LE CLAP

FORUM CINÉMAS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

JEANNE MOREAU LAINE MÄGI PATRICK PINEAU

« Fascinant de bout en bout. »

Écran Large

« Un film touchant. »

TéléCinémaObs

Une Estonienne à Paris

UN FILM DE ILMAR RAAG

À L'AFFICHE!

CINÉMA BEAUBIEN 2386, Beaubien E. 514-721-6900

LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS